FRC. 41 27632 A
Case
Frc
23813

UNE MINUTE

DE LA JOURNÉE du 10 Août,

Par NOEL POINTE, *Ouvrier-Armurier de la Commune d'Armes (ci-devant* ST. Etienne) *Député par la Convention Nationale dans les Départemens de la Nièvre, l'Allier, Saône et Loire et Yonne.*

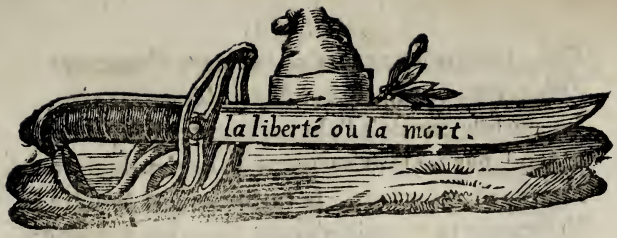
Du 23 Thermidor, l'an 2.e de la République, une et indivisible.

A NEVERS,

De l'Imprimerie de J. B. LEFEBVRE le jeune, près la Maison commune.

AN II.e DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY



UNE MINUTE

De la Journée du 10 Août,

Par Noel POINTE, *Ouvrier-Armurier de la Commune d'Armes* (*ci-devant* St. Etienne) *Député par la Convention Nationale, dans les Départemens de la Nièvre, l'Allier, Saône et Loire et Yonne;*

Prononcée dans le Parc de Nevers, lieu destiné à la célébration de la Fête du 10 Août.

Français, rappelle-toi de ce jour mémorable
Où ce cruel tyran, ce monstre détestable (1)
Vouloit, par tant d'horreurs, te déchirer le flanc,
T'asservir de rechef, ou nager dans ton sang;

---

(1) Capet.

Qui, pour mieux réussir à te forger d'entraves,
Des tyrans étrangers soudoyoit les esclaves.
Le perfide creusoit l'abyme sous tes pas,
Quand, par ses faux sermens, tu ne t'en doutois pas.
Fourbe et astucieux, le traître savoit feindre;
Et lorsque tu croyois n'avoir plus rien à craindre,
Il espéroit alors, dans sa noire fureur,
T'accabler pour toujours sous le poids du malheur.
Tout étoit préparé pour assouvir sa rage,
Et le 10 août marqué pour un affreux carnage:
Les canons, les poignards cachés dans le château,
De notre liberté préparoient le tombeau.
Lâchement, le cruel! quand nous étions paisibles,
Nous portoit sourdement les coups les plus terribles.
O ciel, quel attentat! Dans l'ombre de la nuit,
L'incendie de Paris devoit être le fruit
De tant de trahisons, qui par trop d'indulgence
Alloient dans un moment perdre toute la France.
Il attaquoit Paris; le traître savoit bien
Que de la liberté c'étoit le fort soutien.
S'il avoit renversé cette ferme colonne,
Qui pouvoit se flatter d'arracher sa couronne?
Par-tout le même coup auroit été porté;
Français, c'en étoit fait de notre liberté.
Plus cruel que Néron, son bras liberticide,
Armé depuis long-temps d'un poignard fratricide,
S'agitoit le premier pour nons percer le sein;
Vit-on jamais au monde un pareil assassin.
Peindrois-je sans frémir cette scélératesse?
Non, sur tant de forfaits je passe avec vîtesse.
Je ne peux retracer cet affligeant tableau,
Ma plume se refuse à servir de pinceau,

Ma verve, à ce sujet, s'effarouche et se glace,
Mon génie courroucé s'éloigne du Parnasse;
Tout se refuse à peindre un monstre si hideux
Qu'il faut faire connoître à nos derniers neveux,
Leur montrer des tyrans la cruelle manie,
Et jusqu'à quel degré monte leur perfidie.
Combien l'homme, enchaîné sous le règue des rois,
A besoin d'énergie pour recouvrer ses droits.
Mais, pour peindre d'un roi l'étrange caractère,
Il faudroit pour couleur l'écume de Cerbère,
Pour pinceau le long dard du monstrueux Python,
Et pour la toile enfin le manteau de Pluton.
Quand même le portrait des harpies infernales,
Seroit bien moins affreux que les furies royales,
Laissons la fiction par Ovide enfanté,
Et allons droit au fait par la réalité.
La vie des rois ne fut qu'un long tissu de crimes;
Ces tygres s'enyvroient du sang de leurs victimes(1).
Vit-on jamais chez eux un trait d'humanité:
Non, tout leur exercice étoit la cruauté.
De l'infâme Capet, reconnoissez l'image.
Vous savez, comme moi, que cet antropophage
Vouloit nous dévorer de son siège royal;
Quand du plus grand massacre il donnoit le signal,
Ce vorace vautour étoit dans son repaire,
Fier de l'atroce espoir d'un succès sanguinaire.
Telle est, en peu de mots, la maxime d'un roi:
Il règne par la mort, la terreur et l'effroi;
Immole sans pitié tout ce qui lui résiste,
Et poursuit la vertu par-tout où elle existe.

---

(1) Les peuples.

C'étoit par ces moyens que Louis le dernier
Nous préparoit un joug plus lourd que le premier;
Mais nous avions juré de vivre et mourir libre,
Le trône, en un moment, perdit son équilibre.
A peine la Patrie fit entendre ses cris,
Que trois cent mille bras s'armèrent dans Paris;
L'on voyoit un héros dans chaque patriote.
Ce mouvement subit fit pâlir le despote;
Ce traître vit bientôt son palais assiégé,
Et sentit ce que peut un grand peuple outragé;
Une secrète ardeur jointe au mâle courage,
Fit braver le danger, la mort et le carnage.
Là, chaque citoyen fut un vaillant soldat,
Attendant de sang-froid le plus sanglant combat.
Admirons un instant la valeur intrepide;
Ferme comme un rocher dans la plaine liquide,
Contre lequel un flot rapide et écumeux
Se brise en mugissant dans son cours furieux.
Enfin la foudre part, sur le peuple elle éclate;
Mais envain le tyran de l'asservir se flatte.
Sans être épouvanté des horreurs du trépas,
On s'anime, on s'élance, on pénètre à grands pas.
Ainsi qu'on voit le vent dissiper la poussière,
Disparut à l'instant cette troupe meurtrière;
Le sang de toutes parts ruisseloit à grands flots.
Exécrable tyran! tes barbares complots
Firent couler ce jour un torrent... je m'arrête:
Oublions le malheur, pensons à la conquête
Qui du plus grand péril sauva la liberté,
Et qui du coup mortel frappa la royauté:
En faisant ce récit, mon ame se déchire.
Sans entrer en détail, car j'aurois trop à dire,

Braves Parisiens, par vos brillants exploits,
Vous fûtes le rempart qui défendit nos droits;
Vous donnez chaque jour des preuves d'héroïsme,
Tous vos pas sont marqués par un trait de civisme;
Par vous la liberté triomphe autant de fois,
Que lui livrent d'assauts les partisans des rois;
De tous les bons Français vous possedez l'estime;
Notre amitié pour vous est un droit légitime.
Oui, vos nombreux amis dans les départemens,
Vous portent dans leur sein par de doux sentimens;
Ils ont tous le cœur bon, l'ame républicaine;
Ils voudroient comme vous être prêts de la scène,
Partager vos travaux, vos dangers périlleux,
Quand il faut terrasser de nouveaux factieux.
Mais puisque c'est à vous d'ouvrir cette barrière,
Vous les verrez toujours de près dans la carrière.
Que tous nos ennemis du dedans, du dehors,
Fassent encor jouer tous leurs foibles ressorts,
Leurs efforts seront vains; qu'ils tentent l'impossible
Nous sommes tous unis, nous sommes invincibles.
La République enfin est fondée pour jamais,
Elle en a pour garant le serment des Français;
Pour ce dépôt sacré, nous donnerions la vie:
Périr jusqu'au dernier, plutôt que la patrie!

Signé NOEL POINTE.